

caprice qui se termine comme le premier, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement et à l'ineptie.

Ce qu'il y a de plus triste c'est qu'il ne reste rien de tout cela. Il y a une fatalité qui veut que rien n'arrive à terme, et qui porte l'homme capricieux à détruire lui-même son ouvrage. Il semble même ne travailler qu'à la condition expresse, qu'il ne restera aucune trace de ses efforts. Du moment où son œuvre menace de devenir utile à lui-même ou à la société, il s'arrête, et ne va pas plus loin, dans l'hallucination continuelle qu'il éprouve ; il arrange la veille sa journée du lendemain, et si quelque événement imprévu vient y changer quelque chose, serait-ce l'occasion de faire sa fortune, il s'estimerait vraiment malheureux ; mais il n'est jamais si exaspéré que lorsqu'il se voit arraché à ses rêves par un devoir qu'il lui faut remplir.

Le devoir est en effet l'ennemi juré du caprice. L'un commande et l'autre désobéit. Tandis que l'un prêche avec gravité et avec onction, l'autre ne fait que rire et chanter et se moquer. Tandis que l'un bâtit avec courage des monumens de granit, l'autre élève des châteaux de cartes. Avec l'un c'est la jouissance d'abord, et le dégoût à la suite ; avec l'autre c'est le travail d'abord et ensuite la jouissance. Le devoir redoute le caprice tout en le méprisant, le caprice se rit du devoir et le hait parcequ'il l'estime. Le devoir nous commande rudement pour commencer ; il ne gagne nos bonnes grâces qu'à la longue ; le caprice nous enchante et nous séduit pour se rendre maître ; puis, quand il est maître, il nous tyrannise sans relâche. Le devoir, c'est la prière humble et fervente, c'est le travail modeste et assidu, c'est la raison lucide, c'est le chant héroïque, c'est l'économie discrète et prévoyante ; le caprice au contraire, c'est l'extase folle et orgueilleuse, l'oisiveté dédaigneuse, la volupté exigeante l'insoumission railleuse, le sophisme inconséquent, l'égoïsme étroit, le luxe corrupteur et ruineux.

Nous avons dit que cette maladie du caprice prenait naissance dans les rêves et la mélancholie qui suivent les dernières années des études scholastiques et accompagnent beaucoup de jeunes gens à leur entrée dans le monde, ou dans l'état religieux. L'incertitude, le malaise, l'irrésolution où les plonge cette funeste alternation d'un choix limité dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, contribue puissamment chez un grand nombre à augmenter ces dangereuses prédispositions de l'âme et à les livrer pieds et poings liés au redoutable ennemi que nous venons de peindre.

C'est précisément ce qui arrivait à Charles Guérin, dans le temps où M. Voisin cultivait son amitié. Pendant quelques jours, les gracieux fantômes que la lettre de Louise avait évoqués bien innocemment dans son imagination, firent tous les frais de ses rêveries. Une alliance avec Clorinde Wagnaër lui ouvrait en effet une perspective des plus riantes. Il assurait par là du même coup, et son bonheur, et celui de sa famille, et il s'épargnait à lui-même la tâche de défendre contre la cupidité de M. Wagnaër l'héritage paternel, tâche qui lui était dévolue par le départ de son aîné. On sait que malgré la recommandation de Pierre, Madame Guérin tenait plus que jamais à ses propriétés. L'espoir de la fortune et du repos, et la piété filiale s'alliaient donc à la poésie et au roman pour embellir Clorinde, dont Louise, sa nouvelle amie, n'avait point fait un trop vilain portrait. Clorinde pour notre étudiant fut donc la dame de ses pensées et en son honneur il affronta les études les plus ennuyeuses, et attaqua les articles et les commentaires les plus rébarbatifs de la *Coutume de Paris*, avec tout le dévouement d'un véritable chevalier.

Cela ne dura point longtemps. Il lui vint à l'idée qu'il serait

peu noble de devoir tant de choses à une femme, à la fille unique d'un ennemi de sa famille. Peut-être mademoiselle Wagnaër tiendrait quelque chose du caractère de son père et reprocherait un jour à son mari ce bien qu'elle lui aurait fait. Peut-être l'anthipathie de famille ne se dissiperait point tout à fait, et sa mère et sa sœur auraient à souffrir dans leurs affections par la position nouvelle que leur ferait cette union. Combien plus poétique et plus noble ne serait pas, un mariage dans lequel, lui, donnerait le bonheur, la richesse, la considération à une jeune fille pauvre et obscure, qui lui devrait tout, et dont la vie ne serait qu'un tissu d'amour et de reconnaissance ? D'ailleurs parmi les romans que lui faisait lire son ami Voisin, il ne s'en trouvait pas un seul, où l'homme fut obligé à la femme pour son existence, au contraire, l'héroïsme et le désintéressement précédaient toujours de la plus vilaine portion du genre humain. Il en était de même aussi dans toutes les romances qu'il entendait chanter. Une jeune fille n'avait jamais autre chose à donner que son cœur. En conséquence Mademoiselle Wagnaër avec sa taille élancée et ses cheveux noirs, et malgré sa dot, ou plutôt à cause de sa dot ne fit qu'une bien courte apparition dans les rêves de Charles Guérin. Il ne fut pas amoureux d'elle plus de quinze jours. Quelques uns de nos lecteurs trouveront peut-être, que c'est bien assez pour une personne que l'on ne connaît point mais nous leur ferons remarquer que c'est là quelque fois une condition bien favorable à la constance.

En même temps disparut la belle passion de l'étude du droit, passion peu durable de sa nature, nous l'avouons, et qui a besoin d'être excitée et fortifiée par quelque puissant motif. Notre héros eut bien vite trouvé des dégoûts à des occupations auxquelles il se reprochait de ne s'être livré qu'avec des vues intéressées et indignes de lui ; il laissa donc dormir les *infolios* de M. Dumont et finit par s'endormir lui-même dans cette espèce de somnolence poétique qui précède et suit toujours chaque crise de caprice.

(A continuer.)

